

Marie Clark

La maison dont la porte s'ouvre à la fin

J'ai d'abord vécu sans parole. Presque. Mes parents, ma lignée, les événements, les circonstances, m'avaient fabriquée muette. Transparente. Je croyais ne pas avoir de maison. N'être que du vent. Vivre depuis toujours et pour toujours en exil, en dehors de moi-même. Sans accès. Ou si peu. J'ai bataillé fort pour rassembler des mots, les aligner en phrases. Me forger une parole. Me nommer. Une parole, c'est une maison, me disais-je. Je voulais que la parole m'incarne. Me donne une consistance. C'est ainsi que je suis devenue écrivaine.

Tout ce temps, j'étais ce corps, cette maison. Ni laide ni belle. Silencieuse. Patiente. Et fiable. Mais je n'en voulais pas. Je ne voulais pas, surtout, de la souffrance que j'éprouvais dès que je m'approchais du silence que je porte. Je croyais la souffrance dedans. Elle était dehors, avec moi, dans cet exil réel que me faisait vivre la croyance de ne pas avoir droit à une maison digne de ce nom. Ne pas avoir le droit de vivre à l'intérieur, c'est ne pas avoir de « vie intérieure ». Et être coupée de sa vie intérieure est une grande souffrance. C'est-à-dire une grande violence.

J'aurais ainsi pu passer ma vie dehors, à côté de ma maison, sans porte par où entrer pour me trouver enfin chez moi. Mais à force d'habiter le refus de ma maison et son immense douleur, un jour, une porte s'est dessinée sur le mur et cette porte s'est entrouverte d'elle-même. J'ai alors compris que j'avais toujours eu cette maison et cette porte invisible, ouverte, m'invitant à entrer. Il m'a fallu une bonne dose d'humilité pour admettre que je cherchais inlassablement à forcer une porte ouverte.

Je me demande à présent à quoi m'a servi cette croyance en l'exil obligé. Peut-être cette fiction m'a-t-elle permis d'arriver au réel de ma maison, toute simple, au plus simple réel de moi, cherchant ambitieusement à me construire une autre maison, à la fois vaste et vide. Immobile. Une maison morte. Inoffensive. Une fois la porte poussée, l'intérieur de ma maison s'est révélé tout petit, précaire, sans grand confort, mais sans bien ni mal. Avec une bonne

couche de rage à épousseter. Le lieu inaltéré, inaltérable et incommensurable de l'infini.

Depuis, je ne me quitte plus. J'essaie. Et je ne suis plus quittée. Seulement traversée. Je suis ma maison. Même empêtrée, bancale, trouée, négligée, vieillie, je suis une maison digne d'intérêt et de bienveillante clarté.

Je souhaite maintenant ne pas perdre le centre, le sens de cette maison. « Faire corps », jusqu'au terme. Avec passion. Explorer les recoins de ma maison me prépare à ce qui vient, ce passage à plus grand que moi. Je peux dire : ceci est mon corps, ma maison, mon histoire. Unique. Précieuse. La parole y a trouvé sa juste place. Je possède des fondations, des frontières, sur lesquelles m'appuyer pour appréhender l'immensité.